
Les médiations du passé

À la recherche d'un carrefour

Jacques Mathieu, professeur
Département d'histoire
Université Laval

Cette communication énonce, comme proposition de départ et aussi comme proposition d'arrivée, l'intérêt d'inscrire nos pratiques scientifiques dans les finalités des sciences de la culture. Cet effort d'approfondissement du sens de nos disciplines et de la direction de nos interventions a des effets directs, à notre avis, sur la qualité et la perception de nos pratiques scientifiques, sur notre audience sociale et sur la formation que nous dispensons.

La diversité et la multiplicité des traces du passé, ajoutées à l'éventail des sujets, à la variété des traitements et à la disparité des méthodes d'analyse, ont fait conclure à un éclatement généralisé des disciplines rattachées aux sciences humaines et sociales. À côté des avantages qu'ils ont procurés, ces débordements ont également entraîné à leur suite une surspécialisation des pratiques scientifiques, une amplification démesurée du détail, ainsi qu'une certaine perte d'audience et de crédibilité. En même temps, d'une discipline à l'autre, les sujets de recherche en venaient à se ressembler de plus en plus, comme si chacun s'était plus ou moins approprié une portion de l'objet d'un autre. Dans ce chassé-croisé de sujets et de méthodes, au-delà des différences et des divergences, il existe cependant des points de rencontre, des croisements et des carrefours, voire des finalités partagées.

S'élever d'un cran, tenter de saisir la nature de la médiation du passé et son évolution sur le plan des sciences de la culture, c'est préciser ce qui nous est commun et chercher une prise sur un devenir collectif. Cette démarche facilite la justification des sujets de recherche ; elle permet d'en affirmer les pertinences et de dégager leurs apports à la culture dans le présent. Ainsi, en portant un regard sur la diversité des traces elles-mêmes, celle des traitements qu'on leur réserve et celle des enjeux qu'elles comportent, nous chercherons à dégager des points de jonction entre les chercheurs et entre les disciplines. Un rappel de quelques jalons de la recherche sur le passé québécois fournira les éléments essentiels des trajectoires disciplinaires et des attitudes sociales à l'égard du passé. Il fera ressortir les interactions dynamiques de l'évolution des recherches sur le passé au Québec.

ÉCLATEMENT ET CONVERGENCE DES REGARDS DISCIPLINAIRES ET DES DÉMARCHES SCIENTIFIQUES

Depuis quelques décennies, les sciences historiques ont étendu leurs ramifications dans plusieurs directions à la fois, au point où elles n'en ont plus aucune selon certains chercheurs¹. Outre cette marche aveugle, elles seraient également devenues quasi muettes, dans la mesure où la production scientifique rejoint un auditoire de plus en plus réduit. À tout le moins doit-on souvent constater l'isolement grandissant du chercheur, son enfermement dans une spécialité étroite et une absence quasi généralisée de dialogue entre les spécialistes, entre les disciplines et avec les autres acteurs sociaux. Les effets de ces constats doivent cependant être nuancés. L'éclatement est lui-même porteur de sens, significatif de tendances et générateur de stratégies différentes. La recrudescence des travaux de type historiographique, l'analyse de la constitution des traces ou de la formation des collections, en somme la multiplication des regards rétrospectifs sur le cheminement des disciplines traduit une recherche de réappropriation d'une discipline, d'un champ de connaissances, d'une pratique². Cette interrogation sur le chemin parcouru se présente comme un retour aux sources, une volonté plus ou moins implicite de rappeler les finalités premières. Elle vise à dégager les trajectoires empruntées pour mieux reconnaître les principes fondateurs et axiologiques d'une démarche scientifique³.

Cette exploration s'attache particulièrement aux relations avec le passé, sous quelque forme qu'il subsiste ou soit remémoré, c'est-à-dire par l'écrit, l'oral, l'objet, etc. Elle se penche sur la nature des traces et des méthodes inhérentes à la production du savoir historique. Elle porte cependant une attention spéciale aux finalités de ces démarches scientifiques, en cherchant moins ce qui les distingue que ce qui les réunit, dans un souci constant de préciser les pertinences et les convergences.

Diversité des traces

Dans les disciplines historiques, une place prépondérante a été accordée traditionnellement aux traces, aux sources, aux documents sous toutes leurs formes. Une démarche scientifique reposait et repose encore sur des sources, les disciplines des sciences humaines et sociales relevant du même mode de pertinence empirique⁴. Autrement dit, il n'y avait pas d'histoire sans documents. Dans cette perspective, les traces fondent la preuve d'une argumentation et assurent la crédibilité d'une interprétation. Il suffit d'observer les systèmes de référence dans les ouvrages savants pour s'en convaincre. Cette importance des fondements documentaires se remarque également dans les évaluations des apports neufs à la connaissance. On estime généralement que les données empiriques jouent un rôle majeur dans le renouvellement du savoir. De fait, même la présentation des grands courants historiques se fonde souvent sur le recours à des sources nouvelles. Au Québec, dans le domaine de l'histoire, le passage du rapport administratif ou du discours politique à la correspondance et aux données économiques, puis à l'acte notarié ou judiciaire ou encore au récit de vie jalonne la mesure d'une évolution. Plus récemment, et au-delà du maintien des solides traditions de partage des champs documentaires, diverses pratiques scientifiques se sont ouvertes à des sources qui, hier, relevaient d'un domaine connexe. L'historien s'est mis à l'étude de l'oral, l'ethnologue a eu recours aux documents écrits. L'objet archéologique ou muséologique et la pièce iconographique ou architecturale sont devenus les matériaux du chercheur. En définitive, une plus grande diversité de traces est analysée par une plus grande variété de disciplines.

De fait, la mémoire du passé est consignée de multiples façons et, malgré les spécialités, aucune de ses traces n'est l'apanage d'une discipline. Outre les fonds documentaires classiques, la carte géographique, l'image, le dessin, le paysage, la toponymie, la linguistique, les productions littéraires, théâtrales et cinématographiques nourrissent la connaissance du passé. D'autres formes de consignation encore plus subtiles, comme la reconstitution architecturale et la commémoration d'événements, ou des modes comme la mise en valeur du patrimoine ou la généalogie, élargissent les champs d'investigation. Des chercheurs deviennent perméables aux apports et particularités des secteurs voisins. Ainsi l'étude du document pour le document, son existence plutôt que son contenu, sa structure plutôt que l'information qu'il livre rapprochent sensiblement historien, littéraire, linguiste, géographe, ethnologue, archéologue, archiviste, etc.⁵

Cet éventail de sources a semblé parcelliser les recherches en secteurs de plus en plus pointus. Il a rendu plus complexe l'examen des traces du passé, chacune de ces traces comportant des caractéristiques de départ ou de contexte d'élaboration et nécessitant, en conséquence, des lectures critiques différentes.

La médiation du chercheur ne s'exerce donc pas en terrain neutre. L'objectivité ou l'impartialité scientifique recherchée subit des déformations par une triple déviation : celle de la trace dans son existence même, celle de sa signification contextuelle et celle de la sélection du chercheur. Ces biais, pour constants qu'ils soient, varient cependant aussi bien d'une trace à l'autre qu'à l'intérieur d'un même type de sources. L'objet muséal procède d'une sélection effectuée par des professionnels, dans un contexte autre que celui de sa production, et pas toujours bien connu. L'objet acquis par un musée a perdu sa fonction d'usage et, après avoir été un temps oublié, il a revêtu une valeur symbolique nouvelle. Les collections ethnographiques accumulées par le Musée du Québec entre 1930 et 1960 ont surtout illustré la société rurale traditionnelle, fondement principal de l'idéologie dominante à cette époque. Quant à l'objet archéologique, il procède le plus souvent d'une mise au rebut par son utilisateur même, parce qu'il était devenu hors d'usage⁶. À l'inverse, le récit biographique livre une perception d'aujourd'hui plus qu'une réalité d'hier. Il se révèle d'une fiabilité douteuse quant aux faits relatés. Il

naît surtout de préoccupations ou d'états d'âme que la mémoire a su aménager avec le recul du temps. Encore faudrait-il tenir compte de façon plus pragmatique du contexte qui a présidé à sa collecte et de l'influence de l'enquêteur sur l'informateur⁷. De même, le proverbe, la légende, la chanson traditionnelle s'expriment dans des circonstances précises qui ne sont pas facilement généralisables. De plus, leur représentation faite dans un contexte particulier (par exemple, une veillée de famille) révèle des variations qu'une enquête formelle ne décèle d'aucune façon. Ainsi, chaque discipline a développé un système particulier de lecture critique de ses sources et la qualité d'une analyse exige le recours à ces différentes expertises.

À l'intérieur d'une discipline, au regard d'un même type de sources, des écarts similaires existent. L'écrit, par exemple, est porteur de multiples sens, car les documents diffèrent nettement par leur nature⁸. Le journal personnel comporte peu d'éléments comparables à la correspondance ou encore à un relevé statistique. Le document d'archives est souvent une source d'informations présélectionnée parmi une masse de papiers. Son existence tout comme sa sélection obéissent à des règles qui ont varié dans le temps. Les inventaires de biens après décès, par exemple, qui décrivent en détail les environnements domestiques ont été des documents largement exploités ces dernières années par les historiens. Pourtant, on pourrait s'intéresser moins à leur contenu qu'à leur existence, à leur apparition puis à leur disparition, à leur fonction en tant que moyen juridique et social d'harmoniser la vie en société.

Les œuvres littéraires posent d'autres problèmes. Fruit ou transposition d'un imaginaire dans un récit fictif, plus ou moins bien reçu, parfois moins pour ses qualités intrinsèques que pour les valeurs qui y sont véhiculées, et destiné à des clientèles populaires ou choisies, un ouvrage témoigne plus ou moins nettement d'une époque, d'un groupe, d'une idéologie, d'une qualité littéraire, d'un genre. L'on sait également que la confection de cartes géographiques respecte des normes de représentation, qu'elle décrit des réalités qui visent à rendre compte des préoccupations du cartographe ou de son commanditaire, qu'elle comporte des annotations écrites significatives et finalement qu'elle répond à des objectifs politiques ou à des engagements idéologiques plus ou moins explicites⁹.

Enfin, il arrive qu'un même document change de signification avec le temps. Une peinture ou un objet que l'on choisit d'exposer dans un musée prend un sens nouveau dans et pour le présent. Une œuvre sculptée des Baillairgé peut être présentée pour ses qualités esthétiques plus que pour sa signification historique. Au contraire du document historique habituel, une peinture, un proverbe ou une légende sont difficilement datables. Ils sont traces tant qu'ils sont en usage. Chaque répétition est porteuse de sens différent et variable selon les circonstances d'expression et les personnes qui l'utilisent. Il est faux de croire que l'on peut laisser parler les sources ou les documents, qu'il suffit de savoir s'en servir.

Cette absence de neutralité devant les traces du passé n'est pas le propre des chercheurs individuels. Les organismes et les institutions mêmes agissent en réponse à des attentes sociales. L'exemple des Archives nationales du Québec illustre bien ces choix de société. Cet entrepôt exceptionnel de la mémoire d'une collectivité a changé ses objectifs et ses pratiques au fil du temps. Les premières décisions quant à la conservation des documents et les grands partages au moment des changements majeurs de juridiction (à la cession du Canada à la Grande-Bretagne en 1763, puis à la création de la Confédération canadienne en 1867) indiquent la volonté de préserver les documents relatifs aux droits des individus. De la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'aux années 1960, les archives sont définies comme la mémoire de la nation. On se préoccupe de protéger les traces des faits et gestes des autorités et des grands personnages, leur correspondance, leurs discours. On l'aura noté, c'est aussi l'époque de l'histoire politique événementielle, de l'histoire nationale et nationaliste qui s'étend de François-Xavier Garneau à Lionel Groulx. Avec la Révolution tranquille, l'appareil bureaucratique de l'État croît et se complexifie. La machine administrative s'installe. Les Archives nationales du Québec deviennent les archives de l'État. Elles se définissent en effet comme un service de l'État, au service de son administration. On pense gestion de documents, acquisition des documents des ministères, et l'on cesse à toutes fins utiles de recevoir des archives privées. Les interventions deviennent fonctionnelles. Au même moment, la recherche sur le passé est emportée par le grand courant de l'histoire sociale, aussi à tendance fonctionnaliste. Elle s'intéresse aux

actes notariés, aux registres de justice, aux mouvements de colonisation. Dans les années 1970, l'évolution de la recherche vers les groupes sociaux, comme les femmes, les travailleurs, les Amérindiens, va de pair avec la pratique institutionnelle de régionalisation des archives. À chacun sa clientèle et ses partisans. Plus récemment, les Archives nationales se sont définies comme la mémoire des Québécois. Cette perception rejoint les recherches sur le quotidien, l'espace domestique, l'individu à travers le récit de sa vie, la démographie. Elle correspond à l'individualisme qui se reflète dans les choix sociaux, comme les chartes des droits ou la loi sur les renseignements personnels. La documentation étant constituée, les traces sélectionnées sont les fruits des attentes de leur temps. Leur présence, expliquée par leur création puis par leur préservation, s'inscrit dans un large et dynamique processus culturel.

La recherche historique, la mémoire consignée, comme l'éventail des traces du passé, répondent aux préoccupations de leur temps. L'intérêt pour les héros, les hommes forts, le mobilier domestique a été passager, même si ces derniers ont retenu l'attention des individus comme des institutions, des historiens comme des ethnologues, des archivistes comme des muséologues à une époque donnée. L'histoire ne se répète pas, elle s'ajuste ; ainsi en est-il de l'opération de consignation ou de sélection des traces du passé. Le choix d'une source n'est pas désincarné ; il repose sur une attitude à l'égard du présent et de la société. Les sources sont au cœur d'un système idéologique, tant dans leur constitution et leur préservation que dans leur utilisation.

Ainsi, malgré des différences profondes quant aux intérêts particuliers des chercheurs ou des organismes, à la nature des documents ou à la façon dont ceux-ci sont consignés ou utilisés, il demeure un point central où tous se retrouvent, un système culturel auquel chacun participe à des degrés et de façon variables. Personne ne peut éviter ce carrefour où s'entrecroisent les finalités et les préoccupations relatives au présent, à la culture, à l'être humain. Il est dès lors normal que les sources ne soient plus l'objet d'un monopole disciplinaire. Leur présence et leur usage s'inscrivent dans un même contexte culturel, aussi unique que complexe, aussi réel que difficile à saisir.

Dans une démarche scientifique, les attitudes à l'égard des traces, puis de leur utilisation, n'ont rien de simple, pas plus pour les individus que pour les organismes ou les collectivités. Les uns peuvent s'y jeter à corps perdu, dans une course aveugle, sans finalité et souvent sans fin. Les autres prennent le risque d'en tirer uniquement ce qu'ils veulent. Ils prouvent ce qu'ils cherchent : tout et n'importe quoi. À tous s'offre une possibilité de choix entre l'unique et le représentatif, entre un traitement quantitatif et qualitatif. Le choix des sources n'est d'ailleurs pas indépendant d'une question de goût et de sensibilité, qui est aussi une composante du processus culturel dans lequel s'inscrivent le chercheur ou l'organisme.

Cette diversité de traces aux attributs particuliers conduit à s'interroger sur la formation dispensée aux étudiants, sur les compétences qu'on vise à leur faire acquérir et qu'ils pourront éventuellement faire valoir auprès d'un employeur. Les exemples de la littérature et de l'art sont éclairants pour les historiens. Quels types de spécialistes y forme-t-on ? À côté des créateurs imprégnés d'une « façon de faire » qu'ils adaptent à des thèmes nouveaux ou aux goûts du jour, d'autres se présentent plutôt comme des chercheurs. Les registres de thèses indiquent souvent un auteur ou un personnage particuliers : Hubert Aquin, Anne Hébert, IXE-13, Antoine Plamondon, Joseph Légaré, etc. Mais peut-on faire carrière comme spécialiste d'un personnage ? Comme en histoire, le sujet, même traité en profondeur, sert généralement de cas témoin. En littérature, les compétences reconnues au chercheur s'inscrivent plutôt dans un champ précis comme la psychocritique, la sociocritique, la mythocritique, ou s'apparentent à des approches et méthodologies telles que le diffusionnisme, le structuralisme, la sémiotique. Manifestement, la connaissance empirique des documents ne suffit pas pour faire valoir une compétence. L'accumulation de semblables données, tout essentielles qu'elles soient à la connaissance, ne suffit pas pour prétendre à la science. Le savoir pour le savoir comporte finalement peu de légitimité parce qu'il offre peu de fiabilité de sens. Des données apparemment disparates ne prennent sens que dans la mesure où elles s'ordonnent dans un système de connaissances. Depuis quelques décennies, le resserrement des exigences scientifiques, sous l'influence du développement des sciences sociales, a souvent eu pour effet de

renforcer la prédominance des étiquettes méthodologiques. En corollaire au partage des traces, les chercheurs ont échangé leurs méthodes. Autant les traces avaient servi à départager les chercheurs et les disciplines, autant les méthodes et les approches en sont venues, à leur tour, à distinguer les unes des autres.

Diversité des traitements

Le savoir-faire, les fondements méthodologiques d'une recherche ont acquis de nouveaux statuts dans une production scientifique de plus en plus critique. La méthodologie est souvent devenue un objectif de formation en soi, comme l'illustre le nombre de cours à contenu et finalités purement méthodologiques dans les programmes de formation à tous les cycles universitaires. Elle sert à légitimer des pratiques ; elle fonde la qualité de l'interprétation sur le système technique qui la soutient.

Notre propos ne vise pas à produire un répertoire des méthodes, approches ou concepts distincts ou communs entre les disciplines. La gamme des moyens dont dispose le chercheur paraît sans limite et la valeur des choix réside toujours, pour une large part, sur le rapport entre la documentation disponible et les préoccupations du chercheur. Nous retenons comme constat de départ que les concepts sont « nomades » d'une discipline à une autre¹⁰. De même, les modes de traitement des sources, plus nombreux et plus sophistiqués que jamais, se ressemblent de plus en plus d'une discipline à l'autre. Enfin, le choix d'un mode de traitement, aussi fermé soit-il sur un corpus délimité et circonscrit pour éviter les interprétations généralisées, ne se situe pas moins dans la perspective d'une globalisation ou d'une extension de la question étudiée, ce qui traduit une constante oscillation entre l'unique et l'universel. Ultiment, le choix du chercheur vise à s'assurer que sa démarche aboutisse à une démonstration crédible, représentative, scientifique. Les points de jonction entre les chercheurs et les disciplines sont donc nombreux, malgré les différences conceptuelles et méthodologiques.

Notre attention se porte essentiellement sur la nature de ce rapport du chercheur à ses sources, qu'elles soient document, parole,

illustration, objet. En un mot, les démarches innovatrices des chercheurs nous semblent avoir évolué selon des tendances similaires qui se répercutent à l'échelle des disciplines. Dans la perspective d'une science de la culture, au-delà des cloisonnements disciplinaires, il existe des démarches étroitement apparentées. Pour la commodité de l'analyse, ramenons à trois opérations le travail sur les traces : leur présence ou leur absence, leur mise en contexte ou leur utilisation pour traiter un thème et, enfin, les principaux modes de lecture.

Un premier élément de signification est recherché dans l'existence même de la trace ou de certains éléments de son contenu. En histoire, par exemple, les inventaires de biens après décès ont été très utilisés depuis une ou deux décennies en raison de la richesse de leur contenu. Par contre, leur création, leur existence puis leur disparition, comme leur façon d'assurer les droits des personnes sur des biens et d'harmoniser la vie en société, sont révélatrices de comportements et de dynamismes sociaux et culturels majeurs. L'apparition de la représentation du monde rural dans la peinture québécoise et celle de la littérature de contestation procèdent de mêmes préoccupations : discerner des tendances profondes et de longue durée, souvent peu visibles au départ. Dans de tels cas, les absences ou les silences sont des plus éloquents¹¹. À l'égard du contenu, les compilations de fréquences ou d'occurrences visent également à faire ressortir les vides, à rendre diserts des documents en apparence muets. L'archéologie, par exemple, repose en grande partie sur des analyses de ce type. À la présence/absence qui peut constituer une démarche complète en soi s'ajoutent parfois des analyses élargies.

L'usage et le traitement d'une trace paraissent relever de deux démarches différentes, voire opposées. Les uns, à la manière d'un conservateur de musée, œuvrent prioritairement à « documenter l'objet » ; les autres traitent un thème particulier en ayant recours à la même trace¹². Cela correspond également à la situation immédiatement observable en littérature ou en linguistique, à la distinction entre le signifiant et le signifié, ou dans certains domaines de l'histoire comme la biographie. L'un part de l'unique, l'autre de l'universel ; l'un étudie une trace, l'autre se penche sur une question intellectuelle. Cette dualité de perspective ou d'approche ne doit cependant pas faire illusion, puisque chacun cherche à cerner une réalité repré-

sentative d'un ensemble plus large. Il y a simplement le fait que la valeur de témoignage est autrement fondée et projetée. Christian Bromberger précise avec justesse que si le cadre de collecte (ou le corpus étudié) est devenu petit, local, microscopique, l'horizon des travaux vise tout de même la totalité des formes et des significations, une réalité macroscopique¹³.

Enfin, toute trace du passé se prête à des niveaux de lecture qui sont communs aux disciplines mais rarement distingués : le plan descriptif, les fonctions ou les usages et la valeur symbolique¹⁴. Ces principaux modes de lecture traduisent une facette d'identité et des significations différentes, comparables aux éléments constitutifs de la personne, du personnage et de la personnalité¹⁵. Ils visent à saisir au mieux l'ensemble des richesses des traces étudiées, de même qu'à déterminer leurs limites et à évaluer leur poids, leur valeur et leur signification.

Ces démarches différentes et souvent complémentaires à l'égard des traces ont des résonances sur les pratiques disciplinaires. Le niveau descriptif équivaldrait au savoir ; la fonction ou l'usage s'apparenterait au savoir-faire ; la dimension symbolique ou idéologique, reflet des engagements et des appartenances, correspondrait aux finalités.

Cette optique laisse entrevoir un aspect de l'évolution profonde des disciplines depuis quelques décennies. L'insistance sur les savoir-faire, comme condition de crédibilité et élément de formation, influence le sens des disciplines mêmes. À bien des égards, miser sur le savoir-faire, c'est adopter une logique fonctionnaliste, c'est justifier sa démarche ou sa discipline par son utilité, son utilisation et ses méthodes¹⁶. Cette insistance méthodologique met en évidence des obsessions sociales d'ordre technique. Elle privilégie une logique ou des relations causalistes. Elle éclaire les tendances fonctionnalistes récentes des disciplines et la vigueur des orientations de type appliqué qui les marquent. Ces fonctions n'exploitent qu'une partie de la valeur de témoignage des traces et, souvent, rejoignent mal les sensibilités d'une société.

Finalement, la vision macroscopique que donne la perspective des sciences de la culture laisse clairement apparaître que les enjeux

scientifiques logent ailleurs que dans les savoir-faire. La vraie question n'est pas de savoir à quoi ou comment peuvent servir les sources, mais à quel besoin social ou culturel répond une démarche scientifique.

Diversité dans les enjeux scientifiques

C'est dans les enjeux intellectuels qu'expriment à la fois le choix des sources et leur traitement que se retrouvent les postulats de la production scientifique. La relation au passé répond plus à une quête de sens qu'à une quête de savoir. Et c'est le présent qui oriente la nature du regard sur le passé¹⁷.

Cette quête de sens permet de comprendre les modes dans le domaine culturel au Québec, comme celles du patrimoine mobilier, des récits biographiques, de la muséologie, de la généalogie, etc., d'ailleurs souvent extérieures aux courants scientifiques. Cette quête permet aussi de comprendre les grandes tendances des relations de la société québécoise à son passé. La relation au passé est un processus culturel en action, une mémoire vivante qui entrepose mais qui aménage encore plus¹⁸; ce qu'on cherche dépend de ce qui préoccupe, de ce que l'on souhaite, espère ou veut, de ce dans quoi l'on est prêt à s'engager. La relation au passé ne saurait se réduire à un simple savoir ou à un savoir-faire; elle est, dans son essence même, une compréhension, une harmonisation, une libération, un besoin social et culturel.

Le déplacement des lieux de mémoire, de l'institutionnel vers l'individuel et le quotidien, montre bien cette tendance. Il révèle un rapprochement très net entre les préoccupations d'une époque et l'histoire que l'on construit du passé. Il confirme le sens même de l'historiographie et fournit des explications plausibles aux succès ou aux insuccès d'audience de la production scientifique.

Si l'on brosse à grands traits les principales tendances de l'histoire, on se rend compte de cette primauté de l'idéologie de référence, du recours au passé en tant que réponse à des besoins du présent dans une société en quête de sens.

LES TENDANCES MÉMORIELLES AU QUÉBEC

Au Québec, le recours systématique au passé comme élément de solution à des problèmes aigus du présent s'intensifie dans la décennie 1830-1840. Une conjoncture immédiate préside à cet essor. Dominée depuis près d'un siècle par un conquérant anglo-protestant, la société canadienne-française se sent menacée dans son devenir. La population des villes de Québec et de Montréal est en majorité britannique. Puis les forces francophones et leurs élites politiques subissent deux échecs cuisants en 1837 et 1838. Lord Durham conclut que cette population est « sans histoire et sans littérature ».

Dans les années 1840, la seule élite francophone crédible et capable de prendre la relève est le clergé catholique. Il récupère le mouvement d'affirmation francophone, le consolide et lui donne une direction. Il crée une idéologie de référence en s'appuyant sur le modèle de la Nouvelle-France, le seul acceptable dans les circonstances. En effet, il était impensable de s'inspirer des anglo-protestants matérialistes, tandis que la France, devenue anticléricaliste et égalitariste depuis la Révolution française, ne constituait plus une voie d'avenir. Même la conquête de 1760 fut alors interprétée comme un geste providentiel qui avait épargné à la petite société française de la vallée laurentienne les fléaux sanguinaires de la Révolution. Seule la Nouvelle-France, déjà en partie oubliée, pouvait se prêter à une représentation porteuse d'avenir. Paradis perdu, elle offrait à un peuple plongé dans la misère une raison de lutter et d'espérer.

Cette idéologie de référence clérico-nationaliste a dominé, dès sa formulation par François-Xavier Garneau jusqu'à son apogée avec Lionel Groulx, et s'est imposée dans tous les courants culturels et intellectuels. Axée sur la sauvegarde de l'identité en péril, elle prônait des valeurs collectives auxquelles nul n'échappait. Elle jugeait le bon et le mauvais, conformément à son credo. Un discours d'autorité globalisant – la nation, le peuple – éliminait les différences et les divergences. La voie du salut s'imposait à tous sans distinction de statut, de classe, de sexe ou d'âge.

La mythification du passé a couvert tous les domaines. L'immensité d'un espace aux ressources inépuisables compensait les

difficultés des temps, tout en justifiant une vie de labeur. Les héros religieux et de la Nouvelle-France – 17 des 24 statues du Parlement – invitaient le Canadien français à sacrifier sa vie pour l'avenir collectif contre la promesse du ciel. La famille nombreuse, vivant à l'ombre du clocher dans le respect des autorités, assurait la revanche des berceaux de même que la pérennité de la nation. Le savoir-faire canadien-français reposait moins sur des habiletés techniques que sur des valeurs morales qui étaient transmises de père en fils. Ce discours s'est poursuivi plus tard dans la valorisation des particularités québécoises, soit autant l'armoire à pointes de diamant, le rouet, la chaise berçante que la mentalité. La peinture édifiante ne le cédait qu'à la littérature du terroir. Toutes ces productions reposaient sur des assises idéologiques semblables.

Le courant d'histoire sociale gagne le Québec dans les années 1945 et s'intensifie après 1960. Il s'inscrit en faux contre les visées cléricales et nationalistes. Il prône une démarche scientifique rigoureuse dont il écarte résolument l'imaginaire. Il mise sur les savoir-faire, les méthodologies, les structures, la quantification, l'explication. Il s'attache au destin de groupes particuliers : travailleurs, femmes, Amérindiens, etc. Il poursuit une démarche fonctionnaliste dont les efforts de légitimité rejoignent peu ou mal l'ensemble de la population.

Récemment, l'analyse du passé s'est tournée vers l'individu, le quotidien, l'environnement domestique. Les perspectives démographiques, les analyses à micro-échelle, les récits de vie abondent. Dans le même mouvement, on s'ouvre à des démarches multidisciplinaires. Les sensibilités sont progressivement réintroduites dans la production scientifique. On cherche à rétablir une relation personnelle au passé, à produire sa propre histoire, corollaire évident de l'affirmation des droits de l'individu. À cette matière s'ajoute une manière par la réapparition du style narratif. Tout concourt, en somme, à y reconnaître une histoire-civilisation où se conjuguaient l'unique et l'universel.

Les orientations de recherche définies par leurs finalités proposent une réponse aux questions du présent. Elles touchent les faits, les comportements, comme les représentations. Elles se rapportent à

l'être humain, intellectuel et émotif. Elles fondent la pertinence et l'intérêt d'une recherche.

Ce tour d'horizon des pratiques scientifiques nous ramène aux statuts de la science présentés par Joseph Melançon. À côté d'une logique causaliste, fondée sur les fonctions et génératrice de savoir-faire, existerait une logique finaliste qui, fondée sur les symboles ou les idéologies et productrice de sens, correspondrait plus adéquatement à la recherche en sciences humaines et sociales. En ce sens, la surspécialisation des pratiques aurait eu pour effet d'occulter nos finalités et de réduire leur valeur en tant que lieux de légitimation et moyens de valorisation. À travers le prisme des sciences de la culture, les finalités de nos démarches apparaissent comme le principal carrefour entre les disciplines, les recherches et la formation à dispenser. À partir de l'objet, du document, de la trace, du témoin que nous privilégions, il faudrait pouvoir reconnaître le culte que nous pratiquons et, partant, notre lieu d'appartenance.

Notes

1. Bernard Bailyn, « The Challenge of Modern Historiography », *American Historical Association*, 87, 1 (février 1982), p. 1-24.
2. Fernand Ouellet, « La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale », *Recherches socio-graphiques*, XXVI, 1-2 (1985), p. 11-24 ; *Muséologie et ethnologie*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1987 ; Daniel Fabre, « L'ethnologue et ses sources », *Terrain*, 7 (octobre 1986), p. 3-12.
3. Voir, dans le présent ouvrage, le texte de Joseph Melançon, « Les seuils et les statuts de l'objectivité dans les sciences de la culture ».
4. Jean-Claude Passeron, « Histoire et sociologie : identité sociale et identité logique d'une discipline », *Historiens et sociologues d'aujourd'hui*, Paris, CNRS, 1986.
5. Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Paris, Maspero, 1982.
6. Henri Delporte, *Archéologie et réalité : essai d'approche épistémologique*, Paris, Picard, 1984.
7. Elli Kōngäs-Maranda, « How the Collector Creates or the Artificial Audience », *Travaux et inédits de Elli Kaija Kōngäs-Maranda*, Québec, Cahiers du CELAT, 1, 1983, p. 197-206.
8. Mary-Jo Kline, *A Guide to Documentary Editing*, Baltimore et London, The John Hopkins University Press, 1987.
9. Claude Boudreau, sous la direction de Serge Courville, *L'analyse de la carte ancienne : essai méthodologique. La carte du Bas-Canada de 1831 de Joseph Bouchette*, Québec, Rapports et mémoires de recherche du CELAT, 7, 1986.
10. Isabelle Stengers (dir.), *D'une science à une autre. Des concepts nomades*, Paris, Seuil, 1987.
11. Lucille Guilbert, « Le silence, un élément de la dynamique discursive dans la communication interculturelle », dans Diane Vincent (dir.), *Des analyses de discours*, Québec, CELAT, 1989.
12. Jacques Mathieu, « L'objet et ses contextes », *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, 26 (automne 1987), p. 7-18.
13. Christian Bromberger, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire de l'ethnologie de la France », dans I. Chiva et U. Jeggle (dir.), *Ethnologies en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1987.
14. Jacques Mathieu, « L'objet et ses contextes », *op. cit.*
15. Edmond-Marc Lipiansky, « Identités, communication et rencontres interculturelles », *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 6 (juin 1986), p. 7-49.

16. Concrètement, cela se traduit par des pratiques qui s'apparentent à celles des sciences sociales appliquées. On circonscrit un problème, on utilise une méthode et on propose une solution. Les rayons de bibliothèque débordent de ces ouvrages qui, pour la deuxième moitié du XIX^e siècle, mettent en relief des problèmes de santé, de logement, d'approvisionnement, de conditions de vie, d'éducation, de salubrité, de pauvreté, etc. La démarche est sans fin. On trouvera toujours des questions à creuser. Mais surtout, il en résulte des sciences tristes qui ont très peu d'audience sociale.
17. Pour Krzysztof Pomian, qui reprend les mots de Benedetto Croce, « toute histoire est une histoire contemporaine » (« L'histoire de la science et l'histoire de l'histoire », *Annales ESC*, septembre-octobre 1975, p. 936). Pour Daniel Fabre, l'ethnologie est un « projet de compréhension qui se définit par les questions qu'elle pose » (« L'ethnologie et ses sources », *op. cit.*, p. 8). Voir aussi François Bérída, « Le métier d'historien aujourd'hui », *Être historien aujourd'hui*, Paris, Unesco et Erès, 1988. À cet égard, il faut néanmoins se garder de l'équation simpliste, hélas trop fréquente, qui associe histoire immédiate et pertinence de la recherche. Cette réaction primaire permet d'éviter trop facilement le questionnement intellectuel.
18. Nous laissons volontairement de côté les prétentions inspirées de Pierre Bourdieu, selon lesquelles la volonté du chercheur de s'imposer par le meilleur, voire le seul savoir authentique est une recherche de pouvoir. Le rapport de la société à son passé existerait même en l'absence de chercheur patenté.